**La Pêche d’Ysengrin le Loup, extrait du Roman de Renart, auteur : Anonyme**

C’était un peu avant Noël, quand on met les bacons1 au sel. Le ciel était clair et étoilé. Le vivier2 où devait pêcher Ysengrin était gelé au point qu’on aurait pu danser dessus ; à l’exception d’un trou, que les vilains3 y avaient fait pour mener boire leur troupeau chaque nuit ; auprès du trou ils avaient laissé un seau.

Renart s’avance, le col baissé et regarde son compère :

« -Sire, fait-il, approchez-vous. Il y a ici nombre de poissons et voici l’instrument avec lequel nous pêcherons anguilles et barbeaux et d’autres poissons bons et beaux.

-Frère Renart, dit Ysengrin, prenez donc l’ustensile et attachez-le à ma queue. »

Renart prend le seau et le lace4 du mieux qu’il peut à la queue du loup.

« Frère, lui dit-il, maintenant veillez à vous tenir tranquille pour que les poissons puissent venir. »

Là-dessus il va se tapir dans les buissons, met le museau entre les pattes, pour voir de là ce qui va se passer. Ysengrin est sur la glace et le seau, dans le vivier, se remplit de glaçons comme il se doit.

L’eau commence à geler et à emprisonner le seau attaché à la queue ; de glaçons il est plein à déborder et la queue qui trempe dans l’eau est scellée5 dans la glace. Le loup commence à se soulever, pour tâcher de remonter le seau ; de plusieurs façons il essaie, ne sait plus que faire. Il s’inquiète et se décide à appeler Renart, car il ne peut rester là davantage, l’aube ayant déjà percé. Renart lève la tête, ouvre les paupières, regarde :

« Frère, fait-il, arrêtez le travail. Allons-nous-en, beau doux ami, nous avons assez pris de poissons. »

Ysengrin s’écrie :

« Renart, il y en a trop ! J’en ai pris plus que je ne puis dire. »

Renart se met à rire. Il lui rappelle que « qui convoite tout, perd tout ».

La nuit passe, l’aube point6, le soleil du matin se lève, les chemins sont blancs de neige.[…]

(Un riche vassal7, messire Martin décide de partir à la chasse avec ses chiens, Renart qui les entend détale mais Ysengrin reste prisonnier de la glace et un jeune garçon le repère et appelle les chasseurs. Les chiens se précipitent sur le loup et le mordent, Sire Martin arrive avec son épée.)

Quel fier combat ! Il croit frapper le loup sur la tête mais le coup tombe autre part : l’épée glisse vers la queue et la tranche net au ras du croupion8.

Ysengrin, dès qu’il sent la douleur, fait un bond de côté et décampe. Les chiens le poursuivent à coups de dents, le mordent aux fesses ; il leur laisse sa queue en gage gémissant de douleur amère ; peu s’en faut que son cœur ne crève. Il ne lui reste plus qu’à fuir […]

1 bacons : jambons.

2 vivier : pièce d’eau où les poissons sont conservés vivants.

3 vilains : paysans, en langue du moyen-âge.

4 lace : attache (voir un lacet)

5 scellée : prise, ici par le gel

6 l’aube point (du verbe poindre) : commencer à apparaître.

7 vassal : seigneur qui dépend d’un seigneur plus puissant (le suzerain)

8 croupion : base de la queue.

**La Grenouille qui se veut faire\* aussi grosse que le Bœuf**

Une grenouille vit un boeuf   
Qui lui sembla de belle taille.   
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,   
Envieuse, s'étend, et s'enfle et [se travaille](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#2)\*,   
Pour égaler l'animal en grosseur,   
Disant: "Regardez bien, ma sœur ;   
Est-ce assez? Dites-moi : n'y suis-je point encore ?  
[Nenni](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3" \l "3)\*- M'y voici donc ? - Point du tout. M'y voilà ?  
- Vous n'en approchez point."La chétive [pécore](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#4)\*   
S'enfla si bien qu'elle creva.   
  
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
Tout prince a des ambassadeurs,   
[Tout marquis veut avoir des pages](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3" \l "5)\*.

Jean de La Fontaine (1621-1695)

[...qui se veut faire .](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#r1).. : Tournure syntaxique classique dans laquelle le complément d’un deuxième verbe se place avant le premier.

[Se travaille](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#r2): Travaille son corps.

[Nenni](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#r3): Vieux mot pour non. Marque ici l’insistance.

[Pécore](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#r4): De l’italien « pecora », brebis. Indique une femme stupide et prétentieuse.

[Tout marquis veut avoir des pages](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=3#r5) : Seuls les rois et les princes avaient le privilège d’avoir auprès d’eux des pages.

 

**De la Grenouille et du Boeuf.**

La Grenouille ayant un jour aperçu un Boeuf qui paissait dans une prairie, se flatta de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, et demanda à ses compagnes si sa taille commençait à approcher de celle du Boeuf. Elles lui répondirent que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s’enfler toujours de plus en plus, et demanda encore une autre fois aux Grenouilles si elle égalait à peu près la grosseur du Boeuf. Elles lui firent la même réponse que la première fois. La Grenouille ne changea pas pour cela de dessein ; mais la violence qu’elle se fit pour s’enfler fut si grande, qu’elle en creva sur-le-champ.

Esope (VIe siècle av. J.-C.)

« Le petit se perd à vouloir imiter les grands. » *Phèdre (10 av. J.-C. –54 ap. J.-C.*

|  |  |
| --- | --- |
| **LE PIMENT** Nasreddine avait un âne paresseux qui met­tait un temps fou pour rentrer du champ à la maison. Un voisin lui dit malicieusement :  « Si tu veux que ton âne aille plus vite, frotte-lui les fesses avec du piment. »  Le lendemain, en rentrant du champ, Nasreddine prit du piment et en frotta les fesses de l'âne, qui partit comme une flèche et dispa­rut derrière le premier virage. Pour le rattraper, Nasreddine se frotta les fesses, à son tour, avec du piment et se mit à courir sans pouvoir s'arrê­ter. Ses pieds touchant à peine le sol, il dépassa son âne, arriva chez lui, continua à tourner comme une toupie dans la cour en criant à sa femme :  - Arrête-moi ! Mais arrête-moi !  - Comment faire pour te rattraper, tu cours si vite ?  - Ignorante ! Prends du piment et frotte-toi les fesses.  **SEPT ANS DE TRANQUILLITÉ**  Un jour, en quittant la ville, Nasreddine aper­çut, dans un pré isolé, un âne attaché à un piquet. Comme il était fatigué de marcher, il décida de le voler.  Mais il avait à peine fait quelques pas sur le dos de l'âne qu'un homme se mit à crier : « Au voleur ! Au voleur ! »  On s'empara de Nasreddine et on l'amena devant le sultan.  -Comment as-tu osé ? Ne sais-tu pas que le vol d'une monture est passible de prison ?  -Mais ce n'est pas un âne, c'est mon frère, déclara Nasreddine calmement.  Le sultan ouvrit de grands yeux étonnés :  -Tu prétends que cet âne est ton frère ?  -Absolument ! Un mauvais sort l’a transformé en âne, mais je l’ai reconnu à son regard ; alors je n’ai pu résister à l’envie de l’emmener chez moi pour, au moins, lui apprendre à parler.  -Ai-je bien entendu ? Tu vas apprendre à parler à cet âne !  -Bien sûr ! Puisque c’est un être humain. Mon propre frère !  L’idée amusa le sultan :  -Et combien de temps te faudra-t-il pour cela ?  -Sept ans.  -Soit, dit le sultan. Mais si dans sept ans cet âne ne parle pas, je te ferai couper la tête.  De retour chez lui avec l’âne volé, Nasreddine raconta fièrement l’histoire à sa femme.  -Malheureux ! Mais tu sais bien que l’âne ne parlera pas dans sept ans, ni dans dix ! | -Bien sûr que je le sais. Mais, vois-tu, d’ici sept ans l’âne pourra mourir, le sultan pourra mourir, ou moi-même je pourrai mourir. D’ici là, j’ai sept ans de tranquillité. **LE PLAISIR DES RETROUVAILLES** Nasreddine avait perdu son âne. Il s’installa au milieu du marché et se mit à crier : « Si quelqu’un trouve mon âne, je le lui donne en récompense ! »  Quelqu’un s’étonna :  -Mais à quoi ça sert, si tu donnes l’âne à celui qui le ramène !  -On voit bien que tu ne connais pas le plaisir des retrouvailles, répondit Nasreddine. **L’UNIVERS CONCENTRÉ DANS L’ÂNE**Le sultan voulut mettre à l’épreuve Nasreddine, en lui posant des questions impossibles : -Dis-moi où se trouve le centre de la terre.  -Exactement là où, à l’instant, mon âne pose son sabot gauche.  -Comment peux-tu affirmer une chose pareille ?  -Si tu ne me crois pas, pose ton trône à la place du sabot de mon âne et demande à tes conseillers de mesurer. Si les mesures ne sont pas justes, tu pourras me jeter en prison.  -Bon, bon, dit le sultan ; mais maintenant dis-moi combien d’étoiles il y a dans le ciel ?  -C’est simple, autant qu’il y a de poils sur le corps de mon âne.  -En es-tu sûr ?  -Laisse tes vizirs compter et tu verras que j’ai raison.  -Bien ! Et peux-tu me dire combien de poils il y a dans ma barbe ?  -C’est la question la plus facile : il y en a autant que sur la queue de mon âne.  -Ah bon ?  -Si tu ne me crois pas, demande à ton vizir qui s’ennuie à ne rien faire d’enlever un poil de ta barbe puis un poil de la queue de mon âne, et tu verras qu’à la fin le compte sera juste.  -Va et que Dieu te maudisse, toi et ton âne, dit le sultan. **LA MORT DE L’ÂNE** Lorsque son âne mourut, Nasreddine en fut inconsolable. Il passait des heures à pleurer.  -Je trouve que tu en fais un peu trop, lui dit le voisin ; même pour la mort de ta femme, tu n’as pas autant pleuré.  -Oui, mais je te fais remarquer qu’à la mort de mon épouse tous les amis sont venus me consoler en me jurant qu’ils me trouveraient une femme aussi aimante que la défunte, alors que pour mon âne, personne parmi vous ne m’a promis la même chose.  Sagesse et malices de Nasreddine, le fou qui était sage, Jihad Darwiche, Pierre Olivier Leclercq, éd. Albin Michel |

**Le château des Trois Loups, Jean-François Bladé, 10 contes de loups**

Il y avait, une fois, un homme et une femme qui avaient un chat, un coq, une oie et un bélier. Un jour, l’homme dit à la femme : « Femme, c’est demain carnaval. Il faut tuer le Coq. » Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il alla trouver le Coq. « Compère, va vite te cacher dehors, derrière la meule de paille. Je viens d’entendre l’homme dire à la femme : « Femme, c’est demain carnaval. Il faut tuer le Coq. » Le Coq s’en alla donc vite dehors se cacher derrière la meule de paille. La femme le chercha longtemps, longtemps. « Homme, je ne trouve pas le Coq. – Eh bien, femme, il faut tuer l’Oie. »

Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il alla trouver l’Oie. « Commère Oie, va vite te cacher dehors, avec le Coq, derrière la meule de paille. Je viens d’entendre la femme dire à l’homme : « Homme, je ne trouve pas le Coq. » Alors, l’homme a répondu : « Eh bien, femme, il faut tuer l’Oie. » L’Oie s’en alla donc vite dehors se cacher avec le Coq derrière la meule de paille. La femme chercha longtemps, longtemps. « Homme, je ne trouve pas l’Oie. – Eh bien, femme, il faut tuer le Bélier. » Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il alla trouver le Bélier. « Compère Bélier, va vite te cacher dehors derrière la meule de paille. Je viens d’entendre la femme dire à l’homme : « Homme, je ne trouve pas l’Oie. » Alors, l’homme a répondu : « Eh bien, femme, il faut tuer le Bélier. » Le Bélier s’en alla donc vite dehors se cacher avec le Coq et l’Oie derrière la meule de paille. La femme chercha longtemps, longtemps. « Homme, je ne trouve pas le Bélier. » – Eh bien, femme, il faut tuer le Chat. »

Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il s’en alla dehors trouver le Coq, l’Oie et le Bélier derrière la meule de paille. « Mes amis, dit-il, je viens d’entendre la femme dire à l’homme : « Homme, je ne trouve pas le Bélier. » Alors, l’homme a répondu : « Eh bien, femme, il faut tuer le Chat. » Mes amis, il ne fait pas bon ici pour nous. Décampons, et allons voir du pays.

– Tu as raison, compère Chat. » Tous les quatre décampèrent aussitôt, ils s’en allèrent loin, loin, loin. Enfin, la nuit les surprit au milieu de la forêt du Ramier. Le Coq, l’Oie, le Bélier et le Chat marchèrent encore longtemps, sans jamais pouvoir retrouver leur chemin. Alors, le Coq monta sur un grand chêne, pour tâcher de regarder au loin. Mais il ne put atteindre la cime. En quatre sauts, le Chat fit mieux que le Coq. « Mes amis, j’aperçois là-bas, là-bas, une lumière à travers le bois. » Le Chat descendit du grand chêne, et tous quatre repartirent. Ils marchèrent longtemps, longtemps, longtemps. Enfin, ils arrivèrent au château des Trois Loups. Toutes les portes, tous les contrevents étaient ouverts, toutes les chambres éclairées. Pourtant, il n’y avait personne au château. Les Trois Loups s’en étaient allés au bal, dans le bois de Réjaumont. Que firent alors les quatre amis ? Ils s’attablèrent et ne se laissèrent manquer de rien. Cela fait, ils éteignirent les lumières et fermèrent tous les contrevents et toutes les portes, sauf la grande. Puis, le Coq alla se jucher sur la plus haute cheminée du château. L’Oie se cacha dans l’évier de la cuisine, le Bélier dans le lit de l’aîné des Trois Loups. Le Chat s’accroupit près du foyer. Une heure avant la pointe de l’aube, les quatre amis entendirent un grand tapage. C’était les Trois Loups qui rentraient du bal du bois de Réjaumont. Devant la grande porte ouverte du château, les Trois Loups s’assirent pour tenir conseil. « Tous les contrevents, disaient-ils, toutes les portes du château, sauf la grande, sont fermés. Toutes les lumières sont éteintes. Il y a là de quoi nous méfier. » Alors, l’aîné des Trois Loups dit au plus jeune : « Frère, c’est à toi de marcher devant. Pars, et reviens vite nous conter ce qui se passe. » Le plus jeune des Trois Loups obéit. En tâtonnant, il arriva, dans l’obscurité, jusqu’à la cuisine. Là, comme il s’était fort échauffé à danser au bal du bois de Réjaumont, il voulut d’abord aller boire à la cruche. Alors, l’Oie, cachée dans l’évier, lui allongea trois grands coups de bec sur la tête. « Cââc ! cââc ! cââc ! » Le plus jeune des Trois Loups s’enfuit épouvanté. « Frères, frères, à mon secours ! Je n’en puis plus. Figurez-vous qu’en tâtonnant, j’étais arrivé, dans l’obscurité, jusqu’à la cuisine. Là, j’ai voulu d’abord aller boire à la cruche. Mais, dans l’évier, se cache un menuisier, qui m’a allongé trois grands coups de maillet sur la tête. – Imbécile, il fallait d’abord allumer la chandelle. – Vous avez raison. Mais je n’en puis plus. Fouille le château qui voudra. » Alors, l’aîné des Trois Loups dit à son cadet : « Frère, c’est à toi de marcher devant. Pars, et reviens vite nous conter ce qui se passe. Gare-toi du menuisier caché dans l’évier, et allume d’abord la chandelle au foyer. » Le cadet des Trois Loups obéit. En tâtonnant, il arriva, dans l’obscurité, jusqu’à la cuisine. Là, il chercha la cheminée pour avoir du feu, et allumer d’abord la chandelle. Alors, le Chat, accroupi près du foyer, lui campa trois coups de griffe, qui lui mirent le museau tout en sang. « Miaou ! miaou ! miaou ! » Le cadet des Trois Loups s’enfuit épouvanté. « Frères, frères, à mon secours. Je n’en puis plus. Figurez-vous qu’en tâtonnant j’étais arrivé, dans l’obscurité, jusqu’à la cuisine. Là, j’ai cherché la cheminée pour avoir du feu, et allumer d’abord la chandelle. Mais un cardeur, accroupi près du foyer, m’a lancé trois coups de peigne de fer, qui m’ont mis le museau tout en sang. – Imbécile, il fallait tenir bon, et souffler sur les cendres chaudes. – Vous avez raison. Mais je n’en puis plus. Fouille le château qui voudra. » Alors, les deux Loups cadets dirent à leur frère aîné : « Frère, c’est à toi de marcher devant. Pars, et reviens ensuite nous conter ce qui se passe. Gare-toi du menuisier caché dans l’évier et du cardeur accroupi près du foyer. » L’aîné des Trois Loups obéit. En tâtonnant, il arriva, dans l’obscurité, jusqu’à son lit. Alors, le Bélier bondit et lui porta, dans le ventre, trois grands coups de tête, à lui faire vomir les tripes. « Bêê ! bêê ! bêê ! » L’aîné des Trois Loups s’enfuit épouvanté. « Frères, frères, à mon secours. Je n’en puis plus. Figurez-vous qu’en tâtonnant, j’étais arrivé, dans l’obscurité, jusqu’à mon lit. Mais un forgeron couché dedans a bondi, et m’a porté, dans le ventre, trois coups de marteau à me faire vomir les tripes. – Imbécile, il fallait prendre son marteau. – Vous avez raison. Mais je n’en puis plus. Fouille le château qui voudra. » À ce moment, le Coq, juché sur la plus haute cheminée du château, chanta trois fois. « Coucouroucou ! coucouroucou ! coucouroucou ! » À ce bruit, les Trois Loups décampèrent pour toujours. Le Coq, l’Oie, le Bélier et le Chat demeurèrent maîtres au château, et ils y vécurent longtemps heureux.